

Débat avec Alain Nisus

Christian Barbéry : Alain Nisus a parlé du droit d'examen, du libre examen ; vous êtes libres de vérifier maintenant que l'enseignement qui vous est offert est bien conforme à l'Évangile – en tout cas, à l'idée que vous vous faites peut-être de cette communion entre nous. Pour ma part, j'ai tout à fait apprécié en particulier sa conclusion qui nous ramène à essayer toujours de chercher l'essentiel. Ce à quoi finalement on est fermement attaché et qui fait ce lien entre nous, cette communion, ce qu'il ne faut pas lâcher me semble-t-il, alors qu'on peut justement lâcher du lest sur le secondaire, l'accessoire. Il me semble que c'est important dans nos ministères de veiller à bien réaffirmer ce à quoi on tient fermement, nos convictions, notre foi, pour ensuite être libéral au sens de lâcher du lest sur le reste.

Roger Parmentier : Je suis dans l'admiration – je dois le dire à notre frère – de son exposé qui m'a paru d'une très grande qualité théologique. J'ai été aussi très sensible à la délicatesse de ses sentiments à l'égard de ceux qui ne pensent pas comme lui. Cette ouverture de cœur et d'esprit me semble une bonne mise en œuvre de la recherche que nous entreprenons aujourd'hui. Ceci posé, je voudrais dire aussi mes désaccords. Peut-être d'abord une petite information qui m'a enchanté lorsque je l'ai connue... Il paraît que c'est très important de savoir qu'il y a un accent aigu de trop dans notre théologie. C'est celui sur le mot « réforme ». C'est le pasteur Jacques Panier qui enseignait que le vrai nom de nos églises n'était pas Églises réformées, mais Églises « reformées par la Parole de Dieu ». Ce qui veut donc dire que je n'ai pas à faire la correction de quelques déficiences, mais à reconstruire toutes nos Églises sur ce qu'il appelle la Parole de Dieu. Moi j'aimerais bien que l'on reprenne le nom d'Églises « reformées ». Deuxièmement, je suis très embarrassé parce qu'il me semble que vous n'avez pas respecté la grande distinction que nos exégètes ont bien mise en valeur ces dix ou vingt dernières années : je pense en particulier à Michel Bouttier, qui fait la grande distinction entre l'*evangelum Christi*, l'évangile proclamé par Jésus et l'*evangelum de Christo*, celui que l'on a inventé, fabriqué, et qui n'a rien à voir avec l'enseignement de Jésus. Toutes nos Églises, catholique, orthodoxe, protestante, évangélique – tout ce que vous voudrez – se sont alignées sur l'*evangelum de Christo*. Plus j'avance en âge, plus j'ai une faiblesse pour l'Évangile de Jésus. Je suis particulièrement reconnaissant à ceux de nos exégètes qui ont revalorisée l'hypothèse de la source Q. Elle montre que le but du message de Jésus et de son projet global est de renverser tout ce qui va mal dans le monde, pour entrer dans le Royaume par la porte étroite. La plupart des chrétiens - en tout cas les hellénistes dont il est question aux chapitres 6, 7 et 8 du Livre des Actes, ensuite les pauliniens et bien d'autres – se sont complètement désintéressés de l'Évangile de Jésus. J'ai cru que vous en faisiez autant ce matin. Je voudrais que vous fassiez une plus grande place à la christologie plutôt qu'à l'ecclésiologie ou à la dogmatique. Je crois qu'il y a dans le domaine de la christologie des points de vue incompatibles. Quelqu'un disait que tous ceux qui n'adoptaient pas son Évangile à lui... On a envie de lui retourner le compliment et de lui dire que, puisqu'il rejette l'Évangile de Jésus, ce qu'il nous raconte n'est pas intéressant. Dernier point : vous nous avez fait un cours d'ecclésiologie, mais vous ne nous avez pas beaucoup parlé des pasteurs et de la communion entre les pasteurs. Bien sûr, nous pasteurs dépendons de nos diverses crémèries – si vous me permettez cette expression. Nous avons, en Ariège, Christian le sait bien, une petite expérience de pastorales qui pourraient être archi-conflictuelles, avec des pentecôtistes, des fondamentalistes, des réformés, des libéraux, des ultralibéraux... Au début, tout le monde se disputait comme des chiffonniers et se chipotait des paroissiens les uns aux autres. Bravo les chrétiens ! Petit à petit nous en sommes venus à nous respecter entre pasteurs, à avoir envie de mieux nous connaître. Ce n'est pas la communion. Ce n'est pas encore le Royaume de Dieu. Mais il y a une recherche de respect mutuel, de nous comprendre, de nous expliquer, de permettre de faire des pas en avant.

Alain Nisus : Vous avez posé plusieurs questions. Merci d'avoir rappelé la distinction entre l'*evangelum Christi* et l'*evangelum de Christo*. Bien sûr, si je n'ai pas parlé de Jésus-Christ, je suis coupable. J'ai essayé de parler de la distinction entre la foi comme abandon existentiel au Seigneur pour sa vie et pour son salut, et la foi comme contenu de ce que l'on croit, qui fait que moi je suis chrétien. Malgré le respect et l'estime que j'ai pour les musulmans, je ne suis pas musulman. Je suis persuadé qu'il y a des musulmans qui ont une foi comme abandon existentiel à Allah, à leur Dieu. Mais nous ne partageons pas la même *fides eorum*. On peut parler de la foi, mais il y a aussi son contenu qui est important. Je suis peut-être un peu moins d'accord avec vous sur la dissociation que vous faites de Jésus et des Apôtres. J'ai quand même l'impression que nous reconnaissons l'apostolicité de l'Église, que l'Église se fonde sur le témoignage des Apôtres, que les Apôtres sont avec le Christ – la pierre comme fondement de l'Église. Éphésiens 2, Apocalypse, etc. Même Calvin a répliqué au catholicisme qui prétendait que c'est l'Église qui a fait le canon, et Calvin a rappelé que non ; l'Église doit son existence à partir de la Parole apportée par les Apôtres. Je ne dissocierais pas l'enseignement des Apôtres et le Christ. Je pense que Jésus est venu comme l'unique Rédempteur. Il a accompli son œuvre une fois pour toutes, mais il n'est pas venu comme l'unique révélateur. Par l'Esprit Saint, après le départ du Christ - comme il l'avait promis dans Jean 16 - Jésus s'est lié en quelque sorte avec ses Apôtres. L'Église est apostolique. Je n'essayerai pas d'opposer Paul à Jésus. Je pense qu'ils ont des accents différents, que Jésus n'a pas explicité, comme Paul, l'Évangile. Il a agi et Paul a davantage explicité l'Évangile. Concernant la question sur la distinction entre les Églises et les pasteurs, j'ai effectivement montré que les choses sont un peu plus compliquées – notamment quand j'ai parlé de la distinction entre la manière dont les catholiques raisonnent et la manière dont nous raisonnons. J'ai essayé de montrer que la chose est un peu plus complexe. On peut être en communion ecclésiale sans être en communion entre pasteurs. Et réciproquement, on peut être en communion entre pasteurs sans pour autant être en communion ecclésiale. Pour dire les choses un peu plus concrètement, je pense qu'un pasteur baptiste, un pasteur réformé et un pasteur luthérien peuvent très bien, me semble-t-il, être en communion fraternelle selon l'Évangile sans que leurs Églises soient en communion à cause de la question du baptême qui n'est pas réglée. Et vice versa. Des pasteurs d'un même milieu d'Église qui sont en communion ecclésiale, mais à cause des théologies très différentes, ne sont pas forcément en communion réelle. Mais je suis tout à fait d'accord avec tout ce que vous dites. Le respect, le désir de se connaître mutuellement, de comprendre véritablement l'autre, tel qu'il se comprend, c'est fondamental pour la recherche de communion. Je ne méprise pas du tout ces choses. Au contraire, je dis que c'est vraiment fondamental. Le témoignage que vous en avez apporté est très précieux. J'espère que cette expérience se multipliera. Mais il me semble que ce n'est pas encore une communion très profonde. C'est une recherche, un respect, le désir de se connaître, mais il ne faut peut-être pas encore utiliser la catégorie de communion.

Christian Barbéry : Dans mon article, l'éditorial de la dernière Lettre de l'APF, je posais la question du « corps pastoral ». Est-ce que l'on peut parler de corps pastoral, comme on parle de corps professoral, de corps préfectoral, que sais-je ? Si l'on parle de corps pastoral, comme on peut parler de corps pour des prêtres ; peut-on donner aux choses que l'on dit un autre sens ?

Alain Nisus : Je n'ai pas tant réfléchi à la question. Disons que tout dépend de la manière dont on utilise la métaphore. C'est une métaphore qui peut avoir différents sens ; on peut l'utiliser dans un sens très lâche, dans un sens sociologique, où on parle de corps professoral. Mais ce n'est pas forcément très uni. C'est une corporation de gens qui ont le même métier. On peut utiliser la métaphore de manière plus resserrée, par exemple lorsque l'on parle du corps de Christ on fait allusion à quelque chose de très faible, de ce qui tient les membres unis ensemble. Il me semble que l'on peut parler de corps pastoral en un sens lâche : on exerce le même métier. On accompagne des personnes avec des difficultés. Et si nous avons nos propres difficultés, on est confronté souvent aux mêmes problèmes qui sont

parfois en-dehors de la théologie, par exemple dans le domaine de l'administration. Quand on a un ministère de type pastoral, on est souvent confronté aux mêmes problématiques. On a besoin d'unité à ce niveau là où on est confronté aux mêmes difficultés. On peut partager nos difficultés et notre tâche. En ce sens là on peut parler d'un corps, mais tout dépend du sens que l'on donne au mot corps.

Emmanuel Lagui : Je voudrais savoir, par rapport à ce que nous avons entendu, parlant de la communion, quelle lecture peut-on faire de Marc 9, 39 à 40 ? Jean dit à Jésus, « Maître nous avons vu un homme qui chasse des démons en ton nom, et nous l'en avons empêché parce qu'il ne nous suit pas. Ne l'en empêchez pas, dit Jésus, car personne qui fait un miracle en mon nom puisse aussitôt après parler mal de moi. Qui n'est pas contre nous est pour nous ». Je voudrais savoir dans quel degré de communion nous sommes ici, parce que là vous avez parlé de Calvin que l'on a traité d'intransigeant. Il y a eu d'autres opinions. Et là il y a quelqu'un qui dit à Jésus, « Est-ce que nous devons l'arrêter parce qu'il n'est pas avec nous ? »

Alain Nisus : Je pense que dans le cas de ce texte là, il faut consulter les autres parallèles. Luc 9 et Matthieu 18 sont intéressants aussi. Les disciples de Jésus sont un peu frustrés parce qu'il y a quelqu'un qui fait des miracles au nom de Jésus et qui ne fait pas partie du groupe. Ils considèrent qu'eux ils ont une sorte d'exclusivisme. Les miracles de Jésus doivent se faire uniquement au sein de leur groupe. Et Jésus leur donne une leçon en disant : ne l'empêchez pas, n'agissez pas contre lui. On n'a pas besoin de faire partie du groupe restreint pour pouvoir se réclamer de Jésus. Jésus offre ici une bonne ouverture. C'est ce que j'ai essayé d'expliquer lorsque j'ai cité le cas de l'apôtre Paul qui dit d'ailleurs – qui va même un peu plus loin, l'apôtre Paul dit qu'il y a même des personnes qui prêchent le Christ par envie peut-être, où il n'est pas sûr de leur motif. Mais quoi qu'il en soit, laissez les faire, car Jésus est annoncé. Paul va donc dans le même sens. Il ne faut sans doute pas faire toute une théologie sur ce texte là. Il y a d'autres textes en revanche, par exemple dans Matthieu 7, où Jésus dit qu'il y a des personnes qui viennent au Jour du jugement et qui diront : Seigneur j'ai fait des miracles en ton nom et j'ai prophétisé, et le Seigneur dit : Je ne vous ai jamais connus. Les textes de l'Évangile sont souvent situés. Jésus répond à une question, mais il n'analyse pas forcément le problème sous toutes ses facettes. Il donne une réponse située. Cela ne veut pas dire qu'il ait tout dit sur cette question. Il a pratiqué ce que les réformateurs appellent l'analogie de la foi. Il faut essayer d'intégrer ce texte là dans un ensemble plus vaste que celui-ci. En tout cas, votre remarque est pertinente. Ce texte montre que pour être en communion, on n'est pas forcément obligé d'être dans le groupe.

Honoré Louzolo : J'ai fait attention pour entendre le mot qui fait flores dans les Églises : œcuménisme. Est-ce qu'il y a un éclaircissement entre la communion, dont vous parlez, et l'œcuménisme ? Et sur la différence dans les Églises entre ministères et services ?

Alain Nisus : Les ministères sont des services. Les ministres sont des serviteurs. Par exemple, un service de prédication de la Parole, d'enseignement, d'accompagnement, d'écoute, le suivi pastoral, ce sont des services rendus aux frères et sœurs dans la foi, c'est un ministère. Tous les protestants sont d'accord sur cette question. Le pasteur ne diffère pas - il n'y a pas de sacerdoce du ministre qui ne serait pas un sacerdoce de fidèles. Luther l'a bien dit. La seule différence dans l'Église est la différence de fonctions. Ce ne sont pas les mêmes choses. Les ministres ont des fonctions particulières au sein du peuple de Dieu tout en étant membres du peuple de Dieu. Ce sont des services qu'il lui faut ; la prédication de la Parole, l'enseignement, l'accompagnement... Sur la première question pour savoir s'il y a une différence entre la communion et l'œcuménisme, je dirais que l'œcuménisme est ce vaste mouvement des chrétiens pour rechercher l'unité entre eux. La recherche de l'unité est un mot qui est utilisé souvent pour décrire le dialogue entre chrétiens. La communion, c'est une manifestation possible de cet œcuménisme. Par exemple, il y a différents modèles d'unité. Il y a ce que l'on appelle l'unité organique, que l'on soit tous dans la même Église,

dans une sorte d'Église mondiale. Il y a d'autres modèles de l'unité. La communion est une traduction concrète de l'unité qui existe entre les chrétiens. D'autres peuvent compléter cela ; ils ont certainement d'autres choses à dire là-dessus ?

Marc Hoff : Je reste dans le domaine œcuménique et dans l'actualité. Ce qui caractérise le protestantisme c'est sa diversité. J'ai bien noté qu'il y a des principes fondamentaux qui ne sont pas à mettre dans la même matière. Quand j'ai entendu cela, j'ai pensé à nos frères et sœurs catholiques, et j'aimerais vous renvoyer la question suivante : le label catholique témoigne-t-il d'une réelle communion ? Et en pensant à nos frères et sœurs évêques face aux différents événements qui ont eu lieu pendant les semaines passées, qu'en-est-il des pasteurs ?

Alain Nisus : Il est difficile pour moi de parler des catholiques. D'autant plus qu'ils ne sont pas là. J'aurais peut-être une autre question ; c'est de demander qu'en est-il de l'Église catholique ? L'appartenance à l'Église est-elle une réelle communion ? C'est la question que l'on nous renvoie. Nous sommes toujours dans la diversité protestante, et est-ce qu'il n'y a pas pour autant une diversité catholique ? Elle est si grande, peut-être encore plus grande que la diversité protestante. C'est bien sûr vrai que l'Église catholique n'est pas du tout un bloc monolithique ; elle a plusieurs courants qui s'y croisent. Il y a des tensions, parfois très vives. Deux catholiques peuvent être beaucoup plus différents tout en étant dans la même Église catholique que deux protestants qui sont dans deux Églises différentes. La diversité catholique est certainement encore plus grande. Ce qui unit les catholiques – et c'est très intéressant quand je participe à un groupe de dialogue catholique – baptiste – lorsque l'on discute, mais lors des moments des repas nous parlons de manière un peu plus détendue et parfois nos frères catholiques se lâchent. Il y avait une fois un théologien catholique un peu connu qui nous a dit : « Mais vous savez que finalement, c'est l'opposition à Rome. » Ce qui les unit véritablement, c'est la communion ecclésiologique ; du peuple en communion avec les autres, parce qu'en communion avec l'évêque. Les fidèles sont en communion avec leur évêque. C'est ainsi que les choses se passent. C'est vrai qu'il y a des combats protagonistes très forts qui se passent entre la Curie et les évêques progressistes. Ce n'est pas toujours l'amour. De mon point de vue il y a une sorte de mystique dans l'unité. Pour les gens, l'Église est notre Mère ; on ne la quitte pas. Il y a un aspect affectif. Peut-être chez nous protestants on aime moins l'Église ? On aime le Christ, mais on a du mal avec l'Église. Les catholiques aiment beaucoup leur Église ; c'est leur Mère. Il y a un attachement affectif plus grand. Je me souviens avoir été surpris par la manière dont certains théologiens peuvent critiquer l'Église et ses décisions, mais c'est la Mère que l'on ne quitte pas si facilement. Vous avez raison : la diversité catholique est bien plus grande, mais il y a unité par l'évêque et les ministères.

Henriette Tourne : Je voudrais parler de l'œcuménisme inter-protestant et je pense au Conseil œcuménique des Églises. Est-ce que l'on ne peut pas dire qu'à l'origine il avait centré son unité sur les choses essentielles, un peu comme vous l'avez dit ? Ce qui a permis, tout de même, à des gens d'appartenances très différentes, comme des pentecôtistes, des quakers, des américains ou sud-américains, comme à des gens d'appartenance plus libérale, de cohabiter et de faire ensemble tout un travail extrêmement riche dans tous les domaines, au point de vue doctrinal, au point de vue diaconal et aussi dans les contacts avec les autres religions, judaïsme, islam...

Alain Nisus : Bien sûr, le Conseil œcuménique des Églises a fait un travail important. La base théologique du Conseil œcuménique des Églises était pourtant très légère au début. C'était réduit à ceux qui reconnaissent Jésus comme Sauveur. Et c'est à cause des orthodoxes qu'ils ont élargi un peu la base doctrinale notamment avec la confession trinitaire. Au départ la base était un peu légère, mais après cette base doctrinale a été approfondie. Le Conseil œcuménique a fait pas mal de choses, mais les choses commencent maintenant à tourner en rond. Après les accords théologiques, il faut passer à

la pratique. C'est une chose de discuter des choses entre théologiens, c'est autre chose de passer à la pratique, même si les Églises reçoivent les décisions prises. Les Églises doivent discerner aussi. Elles entendent ce qui est proposé ; il y a là tout un processus de réception, et ça prend énormément de temps. Il faut que le peuple reçoive les décisions. Ce processus n'étant pas encore terminé, il faut encore plus de temps. Si l'on étudie comment les Conciles ont été reçus dans l'histoire, on apprend que cela a toujours pris du temps. On n'est pas passé de Laodicée à Chalcédoine tout de suite. Cela a pris un certain temps. Nous vivons aujourd'hui à l'ère de la vitesse. Nous sommes habitués à ce que les choses se passent immédiatement ou presque. On a perdu cette notion du temps. Les choses très profondes se passent dans le temps. Il faut avoir de la patience, surtout pour des choses très profondes. On ne peut pas avancer trop vite, parce qu'il y a des choses qui modifient des identités. Il faut accepter des modifications de son identité, et cela prend du temps.

Christian Barbéry : Parlant de la Trinité : beaucoup de théologiens aujourd'hui essayent de centrer la pluralité à partir justement de la Trinité. Qu'est-ce que vous en pensez ? Est-ce que ça paraît un modèle pertinent d'essayer de travailler cette question à partir d'une conception trinitaire, qui, du coup, permet de penser la pluralité ; si l'on comprend que, justement, le dialogue circule entre des personnes de la Trinité ? Est-ce pertinent pour vous, ou pas ?

Alain Nisus : Oui, c'est pertinent. Je ne l'ai pas dit, mais j'avais écrit que le fondement le plus profond de la *koinonia* est à chercher dans l'être même de Dieu, qui est communion de Trois Personnes. La Trinité est donc très pertinente. Ceci dit, il faut bien comprendre ce qu'est la Trinité. La Trinité c'est la diversité et l'unité ; diversité des Personnes et unité d'essence. Le Père et le Fils sont toujours d'accord et l'Esprit est toujours d'accord. Il n'y a pas de dissension dans la Trinité. C'est une unité parfaite avec une diversité réelle. Solliciter le modèle de la Trinité pour l'opposer à une pluralité conflictuelle me semble, à mon avis, un peu abusif.

Miriam Lopes Agostinho : Je voudrais parler de l'identité. Quand on pense à une communion, on est amené à l'identité. C'est un concept qui a évolué beaucoup. Peut-être pas dès le commencement, mais depuis un certain temps s'est forgée cette conception d'avoir une identité. L'identité dénominationnelle peut-elle s'opposer à la communion ? Est-ce que la valeur de la communion (qui nous exhorte à nous dépasser nous-mêmes, notre identité, notre propre orgueil, de chaque maison, de chaque coin...) serait quelque chose qui est mis ensemble par Dieu, par le Christ ? Nous nous surpasserions nous-mêmes, selon l'exemple dans le texte de Marc où la communion était faite entre les disciples et l'autre homme par le Christ, seulement par Lui. Quand on veut être en communion, il se peut que l'on n'y arrive pas. C'est Lui qui établit un pont entre nous et avec Lui. Cette tension entre les identités, est-ce que cela ne bloque pas la communion ? De l'autre côté, il y a cette notion de communion que vous avez exposée, sur la communion étant participation. C'est aussi participer avec nos identités, apporter nos richesses, nos problèmes, nos défauts, les amener et les partager. Qu'est-ce que c'est l'identité luthérienne, réformée, méthodiste, catholique ? Est-ce qu'il y a quelque chose qui peut être complémentaire pour mon identité ? L'ensemble du mystère de la communion fera le reste.

Alain Nisus : Sur la question de la crispation identitaire, l'attitude de vouloir absolument préserver son identité : il y a là un problème. Mais dès que l'on discute, on discute avec ce que l'on est. Si l'on chasse la question de l'identité par la porte, elle revient par la fenêtre. C'est une question qui n'est pas simple. Il me semble que dans les mots que vous avez prononcés il est souvent question d'« ils », des réformés, des méthodistes... Mais quand on regarde la réalité, il me semble que chaque confession ait conservé sa confession de foi, ses accents. Il a été dit qu'être en pleine communion, c'est dire que l'on est d'accord sur l'Évangile et que l'on est d'accord sur les sacrements. S'il y a accord sur la prédication de l'Évangile, on peut se trouver en communion ecclésiale. Chaque groupe a la liberté de

dialoguer, tout en tenant à ses spécificités, à condition, bien entendu, de ne pas se crisper. J'aime beaucoup ce que vous avez dit. Il y avait un grand penseur français, un Antillais, qui a beaucoup travaillé sur la question de l'identité antillaise. C'est un peuple métis. Il parle de la créolisation. Pour certains, il y a identité lorsqu'il y a racine unique. Ce philosophe se demande s'il ne faut pas plutôt privilégier l'identité des hommes, avec des racines multiples. C'est reconnaître finalement que tous les hommes ont une identité. L'identité est aussi la capacité de s'enrichir de la contribution de l'autre – tout en restant soi. C'est cela la créolisation. Le propre de la créolisation c'est que l'on arrive au créole, c'est-à-dire à une langue de départ, européenne, le français en l'occurrence qui est enrichi avec un vocabulaire et des structures grammaticales des langues vivantes africaines. C'est comme cela que l'on peut penser ces choses. C'est très complexe et très difficile à vivre. Souvent il y a des tensions qui révèlent que ces choses ne se font pas si facilement que cela. Il y a l'idéal, le discours, et après on se rend compte que dans la réalité cela ne se passe pas si vite. Mais je pense que c'est dans ce sens là que l'on doit travailler. Cela prend du temps aussi.

Antoine de Védrines : A la lumière de ce que vous nous avez dit ce matin sur le thème de cette pastorale, comment comprendre ce texte biblique, cette petite affirmation qu'il y a plusieurs demeures dans la Maison du Père ?

Alain Nisus : Ce n'est pas un slogan, bien sûr. Il faut resituer ce texte dans son contexte. Quand Jésus dit cela, il dit que Dieu est miséricordieux et qu'il y a beaucoup d'élus. Il dit : Je m'en vais, mais ne vous inquiétez pas. Avec moi, il y a beaucoup d'élus, Dieu n'est pas avare dans le salut qu'il accorde. Parfois on comprend cela de façon un peu artificielle : qu'il y aura beaucoup de monde au paradis. Je crois qu'il faut lire ce texte dans son contexte. Or, on en a fait un slogan œcuménique, qui veut dire que tout le monde ira au paradis. On pourrait prendre ces choses ainsi comme un slogan. Mais la perspective de l'Église selon les Réformateurs n'est pas aussi simple que cela. C'est Dieu qui sonde les cœurs, c'est lui connaît ceux qui lui appartiennent. Nous savons que l'Église invisible existe et que l'Église ne peut pas prétendre être identique à l'Église invisible. L'Église invisible déborde l'Église visible. C'est Dieu qui connaît les siens. Pour que l'Église existe en tant que corps social – puisqu'elle ne plane pas quand même - elle existe comme une réalité concrète, comme un corps social. Pour ainsi exister, il y a la prédication et les sacrements. Mais malheureusement, on n'est pas toujours d'accord. Nous avons beau critiquer des théologiens catholiques sur leur notion de l'Église invisible, mais il me semble qu'il y a là quelque chose de précieux et qu'il faut garder cette réalité.

Philippe Plouviat : Sur la visibilité, justement, je reprends le premier terme que vous interpellez, celui du label. Vous avez parlé de verticalité, et explicitement et implicitement d'horizontalité à travers les ministères, les pasteurs, etc. On a l'impression, les uns et les autres dans nos camps, nos retranchements dans nos Églises différentes, de s'accrocher à un label par souci de ne pas être étiqueté fanatique ou sectaire, un peu selon les termes que vous avez utilisés tout à l'heure. Ma question s'ouvre au niveau de la communication. Comment poursuivre l'effort d'établir des liens en sorte que l'on ne s'approprie pas une image, une étiquette, ou même une carte de visite ? J'ai le sentiment que c'est un peu vécu, ou « récupéré » comme cela. Comment mieux communiquer entre nous tous pour que la diffusion de l'Évangile se fasse dans le respect des uns pour les autres ? C'est un peu dans votre conclusion : le respect veut dire se comprendre, s'accepter, s'admettre. Comment poursuivre l'effort ? Je sais qu'il y aura Le Cahier de l'APF dans quelques mois, et c'est louable, c'est très bien. Mais est-ce que l'on ne peut pas à partir de ce levier qui est donné aujourd'hui, peut-être prendre une décision, ou diffuser très largement même à travers les retranchements les termes que vous avez utilisés ?

Alain Nisus : Il m'est difficile de répondre. J'espère beaucoup apprendre de Claude Baty, qui, j'espère, pourra nous parler plus concrètement sur cette question. Comme vous l'avez dit, la difficulté est que pour se connaître, il faut se rencontrer. Il faut faire l'effort pour

aller voir d'autres. Il y a des caricatures issues de part et d'autre. Si l'on veut faire tomber ces clichés, ces caricatures, eh bien, il faut se rencontrer. Et en même temps, nous sommes débordés, nous avons tellement de pastorales... Tout dépend de la priorité, de la place que l'on donne à ces choses. On est si rapidement débordé. Il y a des personnes qui ne font pas beaucoup d'efforts vers l'œcuménisme, pas forcément par une mauvaise volonté, mais parce qu'elles considèrent qu'elles sont débordées et qu'elles se disent : ce n'est pas ma priorité, et de toute façon, il y en a d'autres qui le font. Je ne suis pas sûr que ce soit un bon raisonnement, mais il ne faut peut-être pas suspecter les gens. Il y a de cela, bien sûr. Je ne veux pas nier qu'il y ait des personnes sceptiques qui ne veulent pas rencontrer les autres et qui se contentent de leur seule petite vérité dans leur coin. Mais en même temps il y en a d'autres qui n'ont pas forcément une conviction anti-œcuménique, mais qui se sentent débordés. Il y a beaucoup de pasteurs qui ont d'autres métiers aussi, et des familles. Ils ont déjà leur famille, leur autre métier, et l'Église leur prend déjà suffisamment de temps. C'est une réalité compliquée. Je ne conteste pas qu'il y a de cela aussi. Mais c'est vrai aussi que ceux qui ont de plus fortes convictions - qui ont vraiment à cœur la question de l'unité - font plus d'efforts que les autres. C'est leur fardeau, leur charisme, leur contribution à l'Église. Même s'il y a des découragements, ces personnes restent animées. Ils font des efforts, car ce n'est pas évident. Je ne vous ai peut-être pas répondu, et j'espère que d'autres apporteront des pistes...